Ziglôbitha,
Revue des **A**rts, **L**inguistique,
Littérature & **C**ivilisations
Université Peleforo Gon Coulibaly - Korhogo

Réflexions autour de l'image de l'Africain et de l'origine hamite des Tutsis du Rwanda dans deux romans occidentaux : le cas de *Les Derniers Rois Mages* de Paul Del Perugia et *Afrique, Afrique* d'Omer Marchal

Arsène MAGNIMA KAKASSA
Université Omar Bongo (Gabon)
arsene.magnima@yahoo.fr

Résumé : Pendant des siècles, l'Afrique et les Africains ont fait l'objet de plusieurs représentations mythiques dans l'imaginaire occidental. Sur les traces de Gobineau, (*Essai sur l'inégalité des races humaines*), de nombreux anthropologues et historiens ont développé des mythes – au début et pendant la période coloniale – autour de la supériorité de certaines races sur d'autres. De ce fait, les textes romanesques et les récits de voyages des Colons ont développé des images négatives de l'Afrique et des Africains (cannibales, païens, etc.), soit pour légitimer l'idéologie impérialiste, soit pour comparer leur mode de vie à celui des peuples dits « barbares ». C'est ainsi que s'est également créée l'origine hamite des Tutsis du Rwanda, en vue de marginaliser les autres ethnies. Cet article envisage d'abord de revisiter les images de l'Afrique et de l'Africain depuis les siècles précédents, et d'élucider ensuite l'origine hamite des Tutsis telle que représentée dans *Les Derniers Rois Mages* et dans *Afrique, Afrique*.
Mots clés : Africains, Occidentaux, Hamite, Tutsis, Représentations

Abstract
For centuries, Africa and Africans have been the subject of several mythical representations in the Western imagination. In the footsteps of Gobineau, (Essay on the Inequality of Human Races), many anthropologists and historians have developed myths - in the early and during the colonial period - around the superiority of certain races over others. As a result, the fictional texts and travel accounts of the Colonists developed negative images of Africa and Africans (cannibals, pagans, etc.), either to legitimize imperialist ideology, or to compare their way of life to that of so-called "barbarian" peoples. This is how the Hamite origin of the Tutsis in Rwanda was also created, with a view to marginalizing other ethnic groups. This article first envisages revisiting the images of Africa and the African from previous centuries, and then elucidating the Hamite origin of the Tutsi as depicted in The Last Three Kings and in Africa, Africa.
Keywords : Africans, Westerners, Hamite, Tutsis, Representations

Introduction

Les écrivains, Paul Del Perugia (1978) et d'Omer Marchal (1983) véhiculent chacun à sa manière l'image de l'Africain et l'origine hamite des Tutsis du Rwanda. Une brève présentation de cet état africain est essentielle. Le Rwanda est en effet un état d'Afrique situé dans la zone des « pays de Grands Lacs ». Il s'agit d'une désignation géographique, économique et politique se rapportant à quatre pays : le Burundi, la République démocratique du Congo, l'Ouganda et le Rwanda. L'expression fut employée pour la première fois au XIXe siècle par les explorateurs britanniques Richard Francis Burton, David Livingstone et Henry Morton Stanley, partis aux sources du Nil.

Cette partie de l'Afrique a fait l'objet de nombreux travaux scientifiques sur la question des races. Composé de trois peuples majeurs, – c'est-à-dire les Hutus, les Tutsis et les Twa –, le Rwanda a connu des conflits ethniques pendant et après la colonisation. Selon l'historien Jean Pierre Chrétien, les Tutsis seraient le dernier groupe ethnique à s'établir dans la région des Grands Lacs. Ils seraient venus de l'Éthiopie : précisément des sources du Nil Blanc (Chrétien J. P., 1977, pp. 171-199). Considérés comme les cousins des sémites et des indo-européens, ils auraient su imposer leur joug et rendre cette terre prospère. Cependant, les traces d'une telle génétique sont inexistantes ou caduques. Trahis par le double schéma racial et migratoire, les Européens ont continué à perpétuer ces mythologies au point de hisser les Tutsis au sommet des classes sociales. D'ailleurs, les puissances coloniales se sont appuyées sur ces éléments génétiques pour élaborer les structures sociales ; encouragés en cela par des intellectuels locaux qui entreprirent une lecture avantageuse de l'histoire et des mythes fondateurs des monarchies[1]. L'éducation a également joué un rôle primordial dans la diffusion de cette nouvelle doctrine ethnique et raciale (de ces mythes) : les écoles par exemple, séparaient les Hutu et Tutsis, promettant ces derniers à des postes d'auxiliaire dans l'Administration coloniale.

Cette étude s'appuie sur les postulats critiques de Daniel-Henri Pageaux (1994) et de Jean-Marc Moura (1998), qui traitent des questions d'imagologie : c'est-à-dire, l'étude des représentations de l'étranger dans la littérature. À ce titre, cette étude se fonde essentiellement d'une part sur les documents que sont les récits de voyage, les essais en tous genres, et d'autre part sur des « *ouvrages de fiction qui soit mettent en scène directement des étrangers, soit se réfèrent à une vision d'ensemble, plus ou moins stéréotypée, d'un pays étranger* » (Chevrel 1986, pp. 25-26).

Cet article est construit en deux mouvements : il s'agira d'abord de passer en revue quelques représentations non exhaustives de l'Africain à travers les siècles, et voir ensuite comment s'organise l'origine hamite des Tutsis du Rwanda dans les textes.

1. Quelques repères historiques de l'image de l'Afrique et de l'Africain dans la pensée occidentale

1.1. Antiquité et images stéréotypées du Noir

Les clichés et les stéréotypes sur l'image du Nègre dans la représentation littéraire occidentale ne datent pas du XIXe ou du XXe siècle. Depuis l'Antiquité

[1] C'est l'origine étrangère des Tutsis construite autour de la mythologie hamite, nomade d'origine blanche et parent du sémite qui fut le support idéologique de la révolution de 1959. En effet, Jean Pierre Chrétien montre bien comment ce mythe a pu éclater et aboutir à une classification des races africaines pour en choisir une d'origine blanche, venue d'Asie afin d'assurer sa domination sur les terres hautes d'Afrique de l'Est, (*cf.* Jean Pierre Chrétien, « Les deux visages de Cham. Point de vue français du XIXe siècle sur les races africaines d'après l'exemple de l'Afrique orientale », in P. Guiral et E. Temime, *L'idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, *op.cit.*).

les images renvoyant à l'Afrique et à l'Africain comportaient des aspects variés et nuancés (Jehan Desanges, 1975, pp. 391-414). En effet, les artistes de cette époque ont très souvent représenté l'Africain et l'Afrique de manière caricaturale, grotesque, monstrueuse ou valorisante. De ce fait, la couleur noire était tantôt favorable, tantôt défavorable. Par exemple, dans *L'Iliade*[2] nous apprenons que Zeus va festoyer chez les parfaits Éthiopiens (c'est-à-dire les Noirs). Pour Hérodote, les hommes les plus beaux et robustes vivent dans un pays de Cocagne. À cette époque, la couleur noire était donc soit prisée, soit décriée. D'ailleurs, le vocabulaire n'y échappe pas : noircir quelqu'un, c'est le dénigrer, le peindre en noir, c'est le discréditer, le salir.

1.2. L'image du Noir au Moyen Age : la malédiction de Cham

Le rôle de l'Église est déterminant dans l'élaboration de l'image du Noir et de l'Afrique au Moyen Âge. L'iconographie chrétienne de cette époque abonde d'allusions aux Noirs et à l'Afrique. C'est ainsi qu'à partir de la moitié du XIIIe siècle dans la représentation traditionnelle des Rois Mages, figure un Noir. De même, on trouve quelques saints associés à l'Afrique, comme le patron Vérone, Saint-Zeus, ou l'eunuque éthiopien baptisé Saint-Philippe. À Cologne par exemple, dans de nombreux tableaux, l'un des Rois Mages était noir. Cependant, dans toute l'Europe à cette période, la présence du Noir n'est pas tolérée dans l'iconographie religieuse. C'est le cas des Italiens qui enlèvent les saints noirs et les Rois Mages noirs de leur représentation chrétienne. Ce refus explique l'aspect ambivalent de l'image du Noir dans l'Église en Europe. Vers la fin du Moyen Âge, le Noir symbolise le mal, l'impureté et le diable. Le christianisme rejoint alors les mythes populaires qui assimilent le Noir à la nuit, au monde des ténèbres et aux forces du mal. Il servira également à personnifier le diable dans la même tradition populaire. Pour les auteurs ayant développé une réflexion sur la théorie de la malédiction des Noirs, « *le christianisme assimile la couleur noire au péché, à la tentation, au démon. Elle devient un pôle d'une analyse de l'univers, en noir et blanc où évidemment Dieu est blanc, et où le diable va être représenté sous une forme noire* » (Derive 1987, pp. 8-9). Ici, la conception que l'on avait du Noir et de sa peau semble trouver ses origines dans la religion. Le Noir est donc négatif au Moyen Âge. Étant frappé par la malédiction divine, il est considéré comme nuisible à l'humanité. Ainsi est née l'idée de la malédiction de Cham : « Le christianisme, dans sa pointe extrême d'analyse malveillante, a donné, par l'intermédiaire de certaines exégèses, une justification théologique […] à la malédiction de Cham » (Derive 1987, pp. 8-9).

[2] Homère, *L'Iliade*, traduit du Grec par Philippe Brunet, Paris, Seuil, 2010.

1.3. Le colonialisme et ses représentations de l'Afrique et des Africains

L'idéologie coloniale va également développer l'imagerie négative de l'Africain véhiculée depuis l'Antiquité et le Moyen Âge. Cette image du Noir avait été déjà scellée par le christianisme car, ici, la couleur noire est assimilée au péché, à la tentation et au démon. Contrairement à Dieu qui est blanc, le démon ou le diable est représenté sous une couleur noire (Derive 1987, p. 9). La deuxième moitié du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle furent, de ce fait, marquants dans la représentation mythique du Nègre. Ces deux siècles correspondant au début des premières missions exploratrices européennes dans le continent africain, une imagerie populaire a été développée autour des peuples noirs. Dans les œuvres de fiction rendant compte de ces missions, « *l'Afrique fut présentée comme un continent hostile, au climat rude et meurtrier que seuls supportent les nègres sauvages qui l'habitent* » (Diakhité 1987, p. 51). Dans ces œuvres[3], en effet, le mythe concerne à la fois la géographie et les populations. Tandis que le continent noir est décrit comme invivable, ses habitants, eux, sont présentés comme sauvages.

Léon Fanoudh-Sierfer (1980, p. 132) constate en effet qu' « *au début du XXe siècle […] le thème du pays africain commence à s'épuiser […]. L'intérêt se tourne maintenant davantage vers la description des habitants, de leurs mœurs et des rapports sociaux* ». Ainsi, d'une manière générale, dans les récits de voyage, « les Nègres sont dépeints comme gais, aimant la musique et la danse » (Diakhité 1987, p. 55). Cette image du Nègre insouciant et danseur a été ancrée dans la pensée occidentale durant plusieurs décennies. C'est d'ailleurs ce qui apparaît dans les écrits de René Caillié (1982, p. 31), au sujet des membres du peuple mandingue : « […] *amis des réjouissances* […]. *Naturellement paresseux, vindicatifs, très curieux, envieux, menteurs, importuns, avides, ignorants et superstitieux* ». Avec cet auteur, la description du Nègre mandingue prend des tournures plus négatives. Il n'est plus seulement présenté comme le sauvage qu'on vient « civiliser », mais il est désormais doté de qualificatifs plus négatifs, comme la paresse, l'envie, la curiosité, le mensonge et la superstition, etc.

D'autres auteurs comme Ernest Psichari (1946) et Pierre Loti (1936), dans le même élan d'esprit que Caillié, ont développé les mêmes types de clichés et de stéréotypes vis-à-vis du Noir. L'idée selon laquelle les Nègres sont indolents et paresseux était désormais courante en métropole, et se

[3] Par exemple, Ernest Psichari, dans *Terres de soleil et de sommeil* (1945), rend compte d'une Afrique du nord défigurée par le soleil, et dont les populations vivent dans des conditions déplorables à cause la violence du climat.

reflétait souvent dans les récits de voyage. Mollien[4], lors de son expédition en pays wolof, trouve que l'oisiveté est à l'honneur dans cette contrée : « *les nègres wolofs, une fois la récolte terminée, restent pendant neuf mois couchés sur leurs nattes, et remplissent le temps par la conversation et par le précieux farniente* » (Diakhité 1987, p. 57).

À la suite de René Caillié, d'autres récits se sont particulièrement attelés à relever la laideur du corps du Nègre, la description de ses mœurs, ses relations avec les autres, etc. Tout ceci concourait, en effet, à justifier la mission civilisatrice en cours. Et le meilleur moyen était de créer un mythe autour du personnage du Nègre « sauvage ». Ainsi, comme dans la Grèce antique où tous les peuples vivant en dehors de ses frontières étaient considérés comme barbares, on avait affaire à une Europe qui se croyait investie d'une noble mission civilisatrice. De ce fait, comment sont à leur tour représentés les Tutsis dans l'environnement politique, économique et culturel rwandais ? Quels types de rapports entretiennent-ils avec les autres communautés ethniques ?

2. De l'origine hamite des Tutsis du Rwanda dans les romans d'Omer Marchal et de Paul Del Perugia

Les écrits sur les races au Rwanda s'intéressent généralement aux clichés et aux stéréotypes portant sur les Tutsi, les Hutu et les Twa[5]. Les écrivains[6] exotiques, notamment Paul Del Perugia et Omer Marchal[7], ont écrit des fictions dans lesquelles ils reprennent la prétendue supériorité du Tutsi sur les autres communautés. Le Rwanda, comme la plupart des pays africains des Grands Lacs, a fait l'objet d'études aussi bien dans la fiction que dans des

[4] Gaspard Théodore Mollien (1796-1872) fut un des explorateurs français qui ont effectué un voyage en Sénégambie pour entrer en contact avec les populations environnantes

[5] Voir Chrétien Jean-Pierre. 2010. *L'Invention de l'Afrique des Grands Lacs. Une histoire du XXe siècle*, Paris, Karthala, p. 285-286. Jean-Pierre Chrétien pense que le génocide des Tutsis du Rwanda est étroitement lié à l'histoire ancienne de ce pays. Il prend notamment l'exemple des stéréotypes et des discours occidentaux plaçant les *Tutsi* dans la catégorie des nobles (des seigneurs, des instruits, des religieux), et les Hutu dans celle des esclaves (des incultes, des serviteurs). Pour lui, il s'agit d'une pure machination du régime colonial et de sa prétention à classifier les races (les ethnies), héritée des pensées de Gobineau.

[6] *La Descente aux enfers. Un roman historique* de Misago Aloys, publié en 2012, est un roman qui évoque le génocide rwandais, mais reprend également les thèses se rapportant à l'origine éthiopienne et hamite des Tutsis du Burundi et du Rwanda, notamment à la page 92.

[7] Ces deux écrivains, l'un français (Paul Del Perugia), et l'autre, Belge (Omer Marchal), – abreuvés par les images d'Epinal fournis par les anthropologues, les historiens et les ethnologues –, ont repris les mêmes discours et les images représentant les Tutsis comme un peuple supérieur aux autres et venant des régions du Nil.

ouvrages à portée scientifique[8]. Ces écrits sur ce petit pays d'Afrique ont en effet largement contribué au renforcement du mythe hamitique tutsi.

Paul Del Perugia et Omer Marchal reprennent à leur compte les mythes et les légendes consignés dans les travaux des anthropologues et des ethnologues. En effet, les deux écrivains rivalisent de talent pour légitimer le mythe de l'origine hamite des Tutsis, afin de donner un effet de réel à celui-ci.

Paul Del Perugia est un écrivain français né en 1910 à Hanoï au Vietnam. Titulaire d'un doctorat en histoire, il consacre son temps aux travaux de recherches historiques et ethnographiques. Il intégrera par la suite le Ministère des Affaires Étrangères de France, et occupa pendant plusieurs années le poste de Consul de France au Rwanda. Dans *Les Derniers Rois Mages* (1978), il soutient cette prétendue supériorité du Tutsi en s'appuyant sur les étapes du peuplement du Rwanda et sur la description des traits somatiques caractérisant Tutsi, Hutu et Twa. Pour ce dernier, les premiers habitants du pays seraient les pygmées, les Twa, ensuite seraient venus les cultivateurs hutus, et, enfin les pasteurs tutsis qui ont su, selon lui, s'imposer par la ruse et l'intelligence[9]. En effet, dès le « liminaire » du roman de Perugia, le lecteur a déjà une idée de la représentation de la composition de la société rwandaise. L'auteur s'emploie dans une sorte d'explication consistant à préparer le terrain au lecteur : « *la civilisation rwandaise décrite dans ce livre n'existe plus. Les hamites ont été pourchassés sur le grand plateau, ou exilés dans les États voisins pour n'être point massacrés sur place* » (Perugia, 1978, p. 14). Ici, on peut constater que les Tutsis entretiennent des relations conflictuelles avec les autres communautés. Dans ce passage, le temps du récit et celui de l'histoire correspondent à l'année 1959, c'est-à-dire, à la veille de l'indépendance du Rwanda, suivi des massacres et des migrations des Tutsis vers les pays voisins

[8] Voir Richard Burton Francis. 2013 [1862]. *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientales*, Paris, Hachette.

[9] L'historien rwandais Nkurikiyimfura, plus pragmatique et réaliste, pense que les famines et les sècheresses auraient contribué à redéfinir les rapports de pouvoir au sein des royaumes : la dépendance des agriculteurs allait s'accroître vis-à-vis des éleveurs. Les agriculteurs, immobiles, sujets aux aléas du climat lorsque les éleveurs pouvaient mener paître leur cheptel plus loin, le fructifiant, accumulant de la sorte des richesses et se plaçant en position forte pour négocier les terres et le pouvoir. Ainsi, l'historien affirme que les troupeaux étaient systématiquement affectés aux armées royales au XVIIe siècle, ce qui entraîna un nouveau rapport d'inégalité entre éleveurs et agriculteurs. À cause de ce rapport de force, les pouvoirs empiètent sans cesse davantage sur les droits fonciers des cultivateurs ; la discrimination des Hutu devient de plus en plus visible. (Voir, Nkurikiyimfura Jean Népomucène. 1994. *Le Gros bétail et la société rwandaise. Évolution historique des XIIe-XIVe siècles à 1958*, Paris, L'Harmattan,, pp. 119-140).

pour échapper à leur mort[10]. Cependant, ailleurs dans le roman, ces temps renvoient à une période antérieure correspondant aux différentes étapes du peuplement du pays des mille collines. Cet extrait confirme à la fois que le mythe hamite inventé par les anthropologues et l'origine de la violence contre les Tutsis dès 1959, date de la « révolution des Hutus ». Paul Del Perugia s'inscrit donc dans la droite ligne tracée par ses prédécesseurs. Il soutient l'hypothèse selon laquelle les Tutsis sont venus d'ailleurs :

> […] le cordon fluvial [le Nil] fut l'axe d'odyssées incroyables que réussirent les grandes races de pasteurs hamites qui parvinrent un jour, avec leurs troupeaux, sur les hauts plateaux de l'Ouganda et de là poussèrent jusqu'aux sommets rwandais.
>
> (Perugia, 1978, p. 14)

Après leur migration et leur installation dans la région des Grands lacs africains, les hamites, par la ruse et la violence, auraient réussi à s'imposer sur les autochtones. Paul Del Perugia précise, en effet, que

> Les hamites ne réussirent à implanter leur civilisation au cœur de l'Afrique qu'après d'immenses efforts et concessions […]. Comme dans nos civilisations, elle mélange au ciment de ses constructions le sang, la violence, l'inégalité sociale, l'égoïsme forcené qui dévore les possédants.
>
> (Perugia, 1978, p. 23)

Après ce constat, Perugia procède, à la manière des anthropologues et des explorateurs occidentaux au début de la colonisation, à une classification en trois étapes de la population rwandaise à partir des différences corporelles et des mentalités proprement culturelles. Il distingue trois « races » :

> Dans l'étroit nid d'aigle, trois races campent, caractérisées au premier regard par des dissemblances étonnantes : le pygmée – myrmidon – mesure 1,5m, le Bantou 1,67, et le Hamite dépasse parfois 2 m de haut. Les différences de mentalité entre chaque groupe apparaissent plus irréductibles par les tailles. L'habitat, les mœurs, la spécialisation des productions s'inscrivent sur des cartes distinctes.
>
> (Perugia, 1978, p. 14)

Plus loin dans son texte, Perugia se contente de souligner les différentes étapes historiques du peuplement du Rwanda :

---

[10] En 1959, dès la veille de l'indépendance du Rwanda, les intellectuels Hutu publient le *Manifeste des Bahutu* dans lequel ils expriment des idées révolutionnaires. Au cours de la même année, les maisons des Tutsi sont brûlées par les paysans hutus sans que l'autorité coloniale réagisse pour protéger ses fonctionnaires. Les vaches fermiers tutsis sont mangés par la milice hutu dans une orgie collective durant laquelle les soudards chantent les slogans tirés du *Manifeste* : « le Tutsi est le colon, l'étranger, le féodal, le communiste. Les chefs tutsis, auxiliaires de l'administration coloniale, sont vite démis de leurs fonctions et remplacés par des chefs hutus ». Voir à ce propos Josias Semujanga. 1998. *Récits fondateurs du drame rwandais*, Paris, L'Harmattan, p. 169.

> Le pygmée – l'homme à l'Arc – représente naturellement le Ruandais (sic) le plus ancien, le véritable autochtone […]. Aucun racisme n'est plus haïssable que celui des Bantous qui, les ayant dépossédés par la violence, se justifièrent en transformant les vaincus en paria méprisables.
>
> (Perugia, 1978, p. 24)

Dans un premier temps donc, l'auteur ébauche un portrait dualiste de la société rwandaise en termes d'autochtonie et d'allochtonie. Les pygmées seraient les tout premiers habitants du Rwanda, à la fois légitimes et victimes d'un peuple conquérant, en l'occurrence le peuple bantou. Ensuite, l'auteur passe d'une description dualiste du peuplement du Rwanda à une description tripartite, où le Tutsi s'ajoute à la liste comme le dernier occupant. Ainsi, après le pygmée et le bantou :

> Le hamite […], à la fin du XIIe siècle, arrive dans la zone inter-lacustre. […] L'apparition de ces pasteurs, suivie d'un déferlement de bovidés, provoqua une immense révolution. La troisième race apportait une tradition étrangère qui organisa, sur des données politiques et sociales, la masse atone des Bantous. Par elle, la civilisation taurine fut confrontée à celle du haricot. […] La finesse de leurs traits [….] leurs yeux expressifs, leur prestance magnifique, leur peau aux reflets rouges, tout rendait ces immigrants irréductibles aux Bantous.
>
> (Perugia, 1978, p. 24)

D'emblée, pour Perugia, les choses sont claires. Le hamite, même s'il est le dernier occupant du lieu, est fait pour régner sur les autres. Par la grandeur de sa taille, la finesse de ses traits somatiques et de son intelligence, tout le désigne comme l'homme qu'il faut pour gouverner.

D'ailleurs, la description faite des traits des « trois races » semble donner raison au jugement de l'auteur. La manière dont les pygmées sont présentés dans *Les Derniers Rois mages* leur enlève toute chance de diriger les autres « races ». Ce sont des « *petits hommes aux traits lourds et grossiers […]. Leur musculature [est à la fois] saillante [et] disproportionnée à leur squelette puéril, [et] en fait des marcheurs infatigables, […], et se nourrissant […] de la chasse, de la cueillette […]* » (Perugia, 1978, pp. 25-26).

Ils sont dès lors condamnés à être toujours gouvernés. Et le Bantou – c'est-à-dire les Hutus –, sont perçus comme des hommes à la houe, des paysans prosaïques, madrés, et souvent sans pitié que l'on aperçoit sur les collines, sarclant leurs patates et leurs haricots. Tandis que le Hamite a su s'imposer par la ruse en créant un mystère autour de l'animal qui lui serait le plus cher : la vache. Tout semble ainsi favoriser le peuple hamite. Les anthropologues et les écrivains exotiques ont rivalisé de talent pour justifier la supériorité du Tutsi sur les deux autres composantes de la société rwandaise. L'ancrage de l'idée de cette supériorité du hamite dans

l'imaginaire populaire rwandais allait accentuer plus tard les dissensions sociales, voire ethniques, entre Tutsi et Hutu. Ceci va nourrir chez les Hutus une haine viscérale du Tutsi, qui sera déterminante dans le processus qui a conduit au génocide de 1994.

Omer Marchal est un romancier, nouvelliste et éditeur belge né à Ochamps (près de Libramont en Ardenne belge) en 1936. Il a obtenu le brevet d'agent territorial à l'école coloniale en 1957, qui lui permettra de servir dans les territoires belges d'outre-mer. De 1958 à 1962, il a exercé au Rwanda en tant qu'administrateur des territoires sous la tutelle de l'Organisation des Nations Unies (O.N.U). À l'instar de Paul Del Perugia, Omer Marchal (1983), s'est inscrit dans la droite ligne des théories avancées par les anthropologues[11] sur la prétendue supériorité des Tutsis sur les Hutus et les Twa. Dans ce texte, l'auteur évoque également les différentes formes de la composition de la société rwandaise. Cette composition, qui suit aussi la démarche tripartite instaurée par les missionnaires et les anthropologues, divise le peuple rwandais en trois groupes ethniques. La stratification qu'il fait de la société rwandaise repose aussi sur les traits physiques, le mode de vie et sur les différentes étapes de peuplement du pays des mille collines. À la lecture de ce roman, force est en effet de constater la ressemblance des points de vue des anthropologues et des écrivains exotiques sur la question.

Omer Marchal se propose de dégager les différences caractérisant chacun des groupes composant la structure sociale rwandaise. Ainsi, les Twa, considérés comme les premiers habitants du lieu, sont décrits comme : « *de purs produits du sol, disant d'eux-mêmes qu'ils sont des enfants de la pierre sortis de la forêt de montagne au cœur sec voici dix mille ans* » (Marchal, 1983, p. 30).

De ce fait, toutes les sources, qu'elles soient anthropologiques ou littéraires, convergent vers une même hypothèse donnant aux Twa une provenance forestière. Le lecteur est de fait en présence d'une œuvre où la fiction rejoint la réalité pour donner libre cours à l'imaginaire de l'auteur. Ignorant les réalités africaines en général, et rwandaises en particulier, Omer Marchal a bien dû trouver une solution lui permettant de donner une explication rationnelle à la société rwandaise. Pour cela, il n'a pas pu résister aux stéréotypes en cours au moment de son arrivée au pays des mille collines. Son œuvre n'est rien d'autre qu'une reprise de ces stéréotypes, tels qu'ils sont décrits sous les différentes formes déjà évoquées dans cette étude. Sur ce

[11] L'anthropologue anglais Charles Gabriel Seligman développe également les thèses se rapportant à l'origine hamite des Tutsis en ces termes : « Aux Nègre ordinaire que seraient les Hutus s'opposeraient « les envahisseurs hamites […] des pastoraux, arrivés vague après vague, et d'esprit plus vif que les agriculteurs nègres à peau sombre » (voir, *Les Races de l'Afrique noire*, Paris, Payot, 1935, p. 96).

dernier point, Omer Marchal se contente de reprendre à son compte ce qui a déjà été dit par ses prédécesseurs : « *Les Bantous auraient été maudits par Dieu-Imana pour leur paresse, leur ancêtre s'étant montré incapable de garder intacte une jarre de lait qu'Imana avait confiée à sa garde. Ils auraient donc été institués race des esclaves des Tutsi* » (Marchal, 1983, p. 17).

Omer Marchal, comme Paul Del Perugia, justifie donc la soumission des Hutu par une décision divine les excluant de toute autorité. Dans *Afrique, Afrique*, comme dans *Les Derniers Rois Mages*, tout ce qui évoque les Hutus et les Twa appartient au registre de la « petitesse », de la « bizarrerie » et du « mépris ». Les deux écrivains n'ont donc pas réellement fait part de leur propre imagination, leurs écrits sont en réalité la totalité de toutes les images d'Épinal constituées par les instituts savants et par la culture populaire.

Conclusion

En définitive, les discours sur les races dans la région des Grands Lacs est une pure machination occidentale. Rappelons que, pas plus qu'au Rwanda, les catégories sociales que sont les Tutsis et les Hutus ne constituent, en réalité, des ethnies. Leur appréhension en tant que telle, voir en tant que « races », a été une thèse répandue à l'époque coloniale, dans un contexte scientifique où l'on s'intéressait beaucoup à la migration, en l'occurrence celle des peuples (et des langues) bantous. D'ailleurs, le génocide des Tutsis rwandais a été une conséquence inévitable d'un processus de mise à l'écart, de marginalisation et de division sur la base des clichés et des stéréotypes qui, depuis l'époque coloniale avec les missionnaires, les anthropologues et les écrivains exotiques, ont contribué à diviser la société rwandaise en trois groupes ethniques. Cette division, qui favorisait dans un premier temps les Tutsis, a profité, dans un second temps, aux Hutus qui, sous le prétexte de plusieurs décennies d'injustice et d'humiliation, ont engagé une série de violence, de massacres qui, de la veille de l'indépendance du pays à 1994, a fait plusieurs milliers de victimes tutsis.

À la lecture, tantôt, *Les Derniers Rois Mages* et *Afrique, Afrique* tiennent du mythe, tantôt du récit de vie, de la chronique ou de la nouvelle, et ils ont en commun de prétendre être à la fois des discours véridiques et des œuvres d'art sur le Rwanda. On peut constater que les écrits des auteurs produisent les mêmes discours concernant la suprématie des Tutsis sur les deux autres groupes ethniques (Hutu et Twa). C'est pour cette raison qu'au moment où, la tutelle coloniale est remise en cause, la lutte pour la conquête de l'État postcolonial a revêtu les habits des ethnies telles qu'elles avaient été identifiées par le pouvoir colonial. Se développe alors un discours où la

question sociale s'enracine dans le discours racial : le Tutsi que « l'origine » allogène avait avantagé sous le pouvoir colonial, devient un étranger conquérant qu'il convenait pour un Hutu de chasser du pouvoir. La question du mythe hamite et celle de l'image de l'Afrique (des Africains) pose ainsi la problématique de l'origine des haines, des conflits et des malentendus qui gangrène jusqu'à présent les relations entre les Africains eux-mêmes, mais aussi avec les Européens. Certes, on ne peut affirmer que l'Afrique précoloniale fut un temps de paix total, toutefois le système colonial a contribué à sa manière à la fracture des liens sociaux ou interethniques.

Bibliographie

Amossy, R., 1991, *Les Idées reçues. Sémiologie du stéréotype*, Paris, Nathan.

Burton, R. F., 2013 [1862], *Voyage aux grands lacs de l'Afrique orientales*, Paris, Hachette.

Caillié, R., 1982, *Voyage à Tombouctou,* Paris, François Maspero.

Chevrel, Y., 1986, *La Littérature comparée*, Paris, PUF.

Chrétien, J-P., 2010, *L'Invention de l'Afrique des Grands Lacs. Une histoire du XXe siècle*, Paris, Karthala.

Chrétien, J-P., 1977, « Les deux visages de Cham. Point de vue français du XIXe siècle sur les races africaines d'après l'exemple de l'Afrique orientale », in Pierre Guiral et et E. Temime, *L'idée de race dans la pensée politique française contemporaine*, Paris, pp. 171-199.

Del Perugia, P., 1978, *Les Derniers Rois Mages,* Paris, éd. Phébus.

Derive, J., 1987, « La représentation du noir au Moyen Age », *Notre Librairie*, n°90 octobre-décembre, pp. 8-17.

Desanges, J., 1975, « L'Afrique noire et le monde méditerranéen dans l'Antiquité (Éthiopiens et Gréco-romains) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 62, n°228, pp. 391-414.

Diakhité, I., 1987, « *Les récits des voyages du XIXe siècle », Notre Librairie*, n°90, octobre-décembre, pp. 50-60.

Fanoudh-Sierfer, L., 1980, *Le Mythe du nègre dans la littérature française de 1800 à la deuxième guerre mondiale*, Abidjan-Dakar, NEA.

Gobineau, J. A., 1967, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, Paris, Éditions Pierre Belfond.

Homère, 2010, *L'Iliade*, traduit du Grec par Philippe Brunet, Paris, Seuil.

Marchal, O., 1983, *Afrique, Afrique,* Paris, Fayard.

Montaigne, M., 2015, *Des cannibales*, Paris, L'Herne.

Moura, J. M., 1998, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, PUF.

Nkurikiyimfura, J. N., 1994, *Le Gros bétail et la société rwandaise. Evolution historique des XIIe-XIVe siècles à 1958*, Paris, L'Harmattan.
Pageaux, D. H., 1994, *Littérature générale et comparée*, Paris, Armand Colin.
Psichari, E., 1945, *Terres de soleil et de sommeil*, Paris, Editions Louis Conard.
Seligman, C. G., 1935, *Les Races de l'Afrique noire*, Paris, Payot.
Semujanga, J., 1998, *Récits fondateurs du drame rwandais*, Paris, L'Harmattan.